Quelques mots avec Frank Pineda et Florence Jaugey...



Oscar Navarrete - LA PRENSA

Frank Pineda est réalisateur, directeur de la photographie et producteur nicaraguayen. Membre fondateur de l'Institut nicaraguayen du cinéma (INCINE), créé en 1979, il est correspondant de guerre durant les années 1980.

Florence Jaugey est une cinéaste française. Elle fonde en 1990 Camila Films avec le cinéaste Frank Pineda, une société de production indépendante du Nicaragua. Son premier long métrage, La Yuma (2009), reçoit 16 récompenses internationales et est sélectionné pour représenter le Nicaragua aux Oscars 2011.



Uriel Molina - LA PRENSA

Pouvez-vous nous parler de vos parcours respectifs?

FP: Je m'appelle Frank Pineda, et je suis membre fondateur de l'institut nicaraguayen du cinéma (*Instituto Nicaragüense de Cine* - INCINE), créé en 1979, l'année du triomphe de la révolution au Nicaragua. Durant la dictature de Somoza, avant la révolution, j'ai dû partir en exil au Mexique, où j'ai pris des cours de caméra et de photographie, afin que l'on m'envoie filmer les guerillas au Nicaragua. Une fois la révolution au pouvoir, nous avons fondé INCINE et c'est cet institut qui m'a servi d'école pour développer mes aptitudes dans le cinéma. On a commencé dans de vieilles installations qui avaient été confisquées au dictateur Somoza. Le cinéma qu'on faisait à l'époque était un cinéma de diffusion et de propagande de la révolution, un cinéma engagé dans la réalité politique du pays, et un cinéma qui devait défendre ce que la révolution nous avait offert. J'ai appris à faire un cinéma qui était utilisé comme un instrument idéologique et politique de défense de la révolution. En 10 ans, avec INCINE, nous avons fait plus de 50 documentaires sur l'histoire de la révolution, et autant de fictions. Toute cette expérience m'a permis de devenir un professionnel du cinéma, d'un cinéma militant. Après, quand le gouvernement a perdu les élections, INCINE a disparu et j'ai commencé à devenir un cinéaste indépendant.

«J'ai dû partir en exil au Mexique»

INCINE a vécu comme production cinématographique importante pendant 10 ans. À partir de 1990, c'est un cinéma indépendant qui a pris la relève. À ce moment là, une grande quantité de cinéastes formés par INCINE sont rentrés dans le cinéma indépendant.

FJ: Je suis française d'origine, j'ai été actrice pendant 10 ans en France. J'ai joué à Angers, d'ailleurs, dans le château! Ensuite, je suis partie au Nicaragua pour jouer dans un film en coproduction avec Cuba, une adaptation du livre de Miguel Ángel Asturias "*El Señor Presidente*".
Je suis arrivée au Nicaragua en 1983 et j'ai découvert un pays en pleine révolution, ce qui m'a profondément impactée. Je suis revenue plusieurs fois dans ce pays, auquel je m'étais attachée, pour donner des cours de théâtre, puis pour accompagner des producteurs de films qui voulaient monter des documentaires et profiter de mon expérience. J'ai fini par y rester. Mais je ne pouvais plus seulement être comédienne, il fallait que je trouve autre chose à faire !



Jonathan Buchsbaum, Florence Jaugey et Frank Pineda le 17 novembre 2026 lors de la conférence « Nicaragua : du cinéma militant au cinéma social », organisée par Andrea Cabezas Vargas.

Avec Frank, nous avons monté Camila Films, une maison de production indépendante, juste après la révolution. On a commencé à faire des films, et on a énormément produit en 30 ans. D'abord des courts métrages de fiction, des documentaires, puis des longs métrages. On a eu une grosse production, qui je pense a compté dans l'histoire du cinéma nicaraguayen, puisqu'on a apporté beaucoup de visions du pays. Tant à l'intérieur du pays, car c'est important que les gens voient aussi comment ils vivent à l'intérieur de leur pays, qu'à l'extérieur, puisque l'on a aussi exporté tout ça et montré cette image du Nicaragua au reste du monde.
On a dû rentrer il y a deux ans, car la situation politique du Nicaragua actuellement ne nous permet pas de continuer à nous exprimer librement.

Vous avez réalisé des documentaires, et de la fiction. Y'en a-t-il un qui est plus efficace que l'autre comme outil militant ?

FP : Non. Le cinéma que nous avons fait est un cinéma à caractère social qui reflète la marginalité.

FJ : En fait, ça dépend si le film est bon ou pas bon, c'est tout. Un bon documentaire vaut mieux qu'une mauvaise fiction et vice versa. Le plus important, et ce qu'on a essayé de faire, notre style, c'était un peu ça : essayer de parler aux gens, à leur cœur. On ne peut pas toucher la tête si on ne touche pas le cœur. On voulait toucher les gens sur leur rapport humain, créer une identification, une empathie avec ce qu'on montre. Il n'y a que comme ça qu'on arrive réellement à se rendre compte des problèmes, à ne pas juste les voir comme une statistique...

Quelques mots avec Frank Pineda et Florence Jaugey…

…qu'on pourrait lire. C'est vraiment le langage qu'on emploie qui est important pour arriver à parler aux gens.



Andréa Cabezas Vargas, Jonathan Buchsbaum, Florence Jaugey et Frank Pineda le 17 novembre 2026 lors de la conférence « Nicaragua : du cinéma militant au cinéma social ».

FP : Il y a des films, comme La Yuma (2009), qu'on a produit ensemble, qui a eu un impact énorme sur le public, car il représente les valeurs et le courage des Nicaraguayens.

FJ : Il n'y avait pas eu de long métrage fait dans le pays pendant 20 ans, et tout à coup les gens se retrouvaient ! Ça parlait comme ils parlent eux, c'était dans les quartiers dans lesquels ils vivaient, c'était leur vie. D'habitude au cinéma, ils voient la vie de gens européens ou nord-américains. Ce film, ça voulait dire quelque chose pour eux !

FP : Dans les documentaires, certains ont été plus efficaces que d'autres par rapport à l'acceptation du public. L'Île des enfants perdus (*La Isla de los niños perdidos*, 2001) est un documentaire qu'on a fait en prison, qui a eu beaucoup d'impact. On a filmé des jeunes détenus, et on en a retrouvé qui travaillaient aux feux rouges en train de nettoyer les vitres des voitures. Comme les prisons sont des espaces fermés, tous les jeunes qui avaient fait un séjour à un moment donné en prison étaient très contents. Ils nous ont remerciés d'avoir montré comment ça se passe à intérieur.



Photogramme du film "La Isla de los niños perdidos", Camila Films, 2001. Cinéma du Réel Archives.

FJ : Quand on a fait la première du film, les prisonniers, nos "personnages" sont venus voir le film et ça a impacté le public… leurs familles sont venues ! Ensuite, le film est passé au cinéma et beaucoup de gens sont allés le voir car ils voulaient savoir comment ça se passe à l'intérieur.

FP : Il y a eu une piraterie très vorace de nos films, ce qui nous a servi de publicité.

TRAVAUX COMMUNS

Est-ce que vous avez déjà travaillé ou échangé avec des chercheurs ?

FP : C'est la deuxième fois. La première fois, c'était au centre George Pompidou, qui avait organisé une masterclass sur notre travail. On a fait une exposition sur mon expérience à INCINE, sur celle de Florence et sur celle de Jonathan Buchsbaum qui a écrit un livre sur le sujet.

FJ : On a connu Jonathan au Nicaragua car il est venu faire cette recherche. On a connu des chercheurs, mais pas énormément, même si le pays évoquait une certaine curiosité. Il y a parfois des chercheurs qui font des thèses sur nos films, qui nous font penser "J'ai fait ça moi ?". Parfois, ils nous font découvrir des choses sur nos films, auxquelles on n'avait pas du tout pensé ! "Ha mais ils ont raison en fait ! Je n'avais pas réalisé !" Et ça c'est quand même assez intéressant.

KultKino



La Yuma, 2009

iMDB



La Pantalla Desnuda, 2014

Propos recueillis par Anne-Laure Guillaumat